

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 91 (1946)
Heft: 7

Artikel: Le tragique du coup de main [suite]
Autor: Allgöwer, Walther
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342329>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le tragique du coup de main

(Suite.)

La « Survaleur » de la personne conduit à la « Survaleur » de ses œuvres. Les décisions du Führer sont sacrées et le doute n'est pas toléré. Les volontés des chefs rencontrent-elles de la résistance, les coupables paient le prix de leur audace dans les camps de concentration. Le gouvernement n'a à redouter ni contrôle, ni critique. Tout homme responsable peut agir sans hésitation car aucune opposition ne se mettra en travers de ses projets. Comme la guerre est, pour les Allemands, la plus noble activité humaine, il est tout naturel qu'Hitler ait voulu devenir le commandant en chef des armées. Il mit en pratique ses principes de l'*attaque brusquée* et obtint ainsi de brillants succès. Mais quand l'ennemi eut organisé sa défense et que les revers eurent remplacé les victoires, le gouvernement se trouva dans l'obligation de s'en remettre aux généraux de l'ancienne école, qui durent bien recourir à la science militaire traditionnelle.

La plus grande faute des dirigeants allemands fut leur amour excessif pour le *coup de main*. Ils ne le laissèrent pas dans son cadre tactique, comme il fut employé de tout temps, c'est-à-dire lorsqu'une occasion favorable se présente ou bien lorsque l'adversaire le plus faible veut donner un contre-coup. Il devint le principe fondamental de toute la stratégie ; le système du Putsch fut essayé contre des objectifs toujours plus importants. Mais dans la préparation des opérations on oublia que la guerre est un événement historique de vaste envergure, qu'elle ne se laisse pas simplifier au point d'être

guidée par un aspect militaire ou politique quelconque, enfin qu'elle est un tout qui embrasse la totalité des questions nationales et internationales. Mener une guerre à bonne fin, ce n'est pas organiser et exécuter brillamment une suite de *coups de main*, c'est résoudre habilement une foule de problèmes enchevêtrés et dont les principales données sont d'ordre spirituel, politique, économique, militaire, géographique, biologique et historique.

IV

Don Quichotte explique ses mésaventures par l'intervention d'un enchanteur. Il se trompe lui-même et s'écarte toujours plus de la vérité. Les conséquences tragiques d'une telle aberration nous échappent car l'auteur décrit son héros sous un jour comique et plein d'humour. Or le cas du Reich est trop grave pour devenir un sujet d'amusement. L'Allemagne est la victime de l'image qu'elle se fait des choses. Plusieurs fois au cours de l'histoire elle s'est mise dans d'impossibles situations, et cela chaque fois que ses conceptions utopiques entrèrent en conflit avec la réalité. En outre, sa manière de réagir dans le malheur est absolument différente de celle des autres nations : nous observons maintenant les mêmes tendances qu'elle avait déjà manifestées dans le passé, tendances symbolisées par la « Fin des Nibelungen », le « Crépuscule des Dieux » et la légende de Barberousse.

La légende des Nibelungen fut sortie de l'oubli par les Romantiques allemands qui en firent une épopée nationale. Tout le développement du récit repose sur la fidélité. Elle est le mobile des rapports entre Gunther et Siegfried, le mobile des hommes de confiance, tels que Hagen, le mobile de l'amour entre Krimhilde et Siegfried, le mobile du massacre final. La fidélité conduit à la vengeance lorsque Siegfried est assassiné. Et Krimhilde ne connaît pas de repos tant que Hagen et la coterie qui le protège ne sont pas anéantis. Les passions

aboutissent à une tuerie générale d'une cruauté inouïe dans la salle d'Etzel. Il ne s'agit pas de visées nationales ou d'intrigues politiques. Ce sont la *fidélité et la vengeance* qui provoquent cet enchaînement de crimes. Nous ne prétendons pas expliquer une guerre de l'histoire mondiale par cette allégorie. Toutefois il n'en reste pas moins vrai que les principes fondamentaux de la légende des Nibelungen sont les idées chères du peuple allemand.

Ces idées reviennent souvent dans la littérature inspirée par la guerre de 14-18. Le passage que nous citerons est tiré des œuvres de F. Schauvecker. L'auteur, décrivant les derniers combats, s'exprime ainsi :

« Dans les dernières batailles de la retraite, nous étions comme les Nibelungen dans la salle d'Etzel dévorée par les flammes. Tout autour de nous, le feu du monde... Ce qui se passait dans ces combats, sans espoir de victoire... dans de terribles dangers... n'appartenait plus aux calculs humains, cela ressortissait au destin et s'accomplissait sous le signe de la fatalité... dont la loi imposait sa contrainte à chacun... »

Si nous jetons un regard sur la situation actuelle, nous retrouvons l'atmosphère des Nibelungen. Les appels à la fidélité au Führer, les ordres de tenir jusqu'au bout jouent un rôle important, aussi bien pour l'armée Paulus encerclée devant Stalingrad que pour la garnison de St-Nazaire. Les raisons stratégiques de cette résistance acharnée entrent sans doute en considération, du fait que l'ennemi doit soustraire un grand nombre de forces à ses troupes de manœuvre. Mais ce que l'on proclame dans le monde, ce ne sont pas les motifs militaires, c'est bel et bien la fidélité allemande qui, malgré la défaite certaine, ne se désagrège pas et est le guide du peuple. Cette lutte opiniâtre a un effet fascinant sur la population allemande et l'étranger lui-même avoue son admiration.

Le « Crépuscule des Dieux » exerce une influence non moins certaine sur l'histoire de l'Allemagne. La vieille littérature germanique était déjà caractéristique. Les dieux,

élevés au-dessus de l'humanité, sont appelés à périr, à se perdre dans le néant. Le néant est une menace pour leur existence, ainsi que pour celle des hommes. Cette pensée prépare ces derniers à l'idée d'être détruits et à renoncer à tout espoir. La ruine totale est l'expression tragique de la condition divine et de la condition humaine. Elle ne signifie pas un sacrifice momentané pour obtenir une récompense, un royaume futur. Elle est la fin de tout ce qui existe. Elle ne laisse aucune espérance. Inutile de savoir si l'individu est coupable, car il n'aura pas de comptes à rendre et sa conduite n'a aucune importance, puisqu'il disparaîtra comme un objet sans valeur. Une telle doctrine, qui n'admet qu'une seule chose positive, la chute de tout dans le néant, est le dernier effet d'une mentalité ne connaissant ni morale ni religion.

Ce penchant au nihilisme se révéla clairement à la fin de la guerre précédente. De nombreux soldats, surtout les jeunes, avaient fini par ne plus avoir de liens avec leur famille et avec l'Etat. Il ne leur restait que la camaraderie née dans les tranchées. L'échec de la dernière grande offensive et surtout la signature de la paix leur enlevèrent toute espérance de voir survivre le Reich. Deux écrivains ont dépeint cet accablement avec beaucoup de pénétration : ce sont Jünger et Remarque. Le premier nous fait sentir le cœur glacé et découragé du soldat allemand, auquel il ne reste qu'une seule perspective, celle de lutter jusqu'au bout et de mourir dignement. L'œuvre de Remarque est dans le même ton, avec cette différence que l'auteur est sentimental et qu'il ne craint pas de parler de la peur et de l'ordure. Le succès de « A l'ouest rien de nouveau » est la meilleure preuve que les descriptions de la vie du combattant répondaient à ce qu'ont subi des centaines de milliers d'hommes. Le fait que ce livre souleva une foule de critiques hostiles et fut même interdit n'enlève rien à notre constatation.

WALTHER ALLGÖWER.

(A suivre.)

Traduit de l'allemand par G. Montavon.
